

# Palmyre

---



P. M.-J. Lagrange des frères Prêcheurs  
Correspondant de l'Institut

(*Le Correspondant*, 10 septembre 1908)  
*Mélanges d'Histoire religieuse,*  
Études palestiniennes et orientales,  
Gabalda, Paris, 1915, p. 32-68  
transcrit par : [www.mj-lagrange.org](http://www.mj-lagrange.org)

L'Égypte, disait Hérodote, est un don du Nil. Palmyre, d'après Josèphe, doit son existence à une source, la source bénie, comme diront les inscriptions reconnaissantes. Depuis trois jours on a quitté les pays de culture. À peine a-t-on rencontré en vingt heures un puits d'eau saumâtre. Les collines croisent les collines, les vallées se coupent dans un mélange confus où rien n'arrête le regard. Cependant une ceinture de monticules sablonneux barre la direction de l'est qu'on a obstinément suivie depuis Homs. On pénètre par un col dans une sorte de théâtre dont la scène se prolongerait à l'infini par une mer de sables, horizontale et morne. Aux derniers contreforts des hauteurs, dans le sable jaune, brûlant et stérile, jaillit une source. Elle est légèrement sulfureuse, mais ce goût disparaît quand elle a coulé à l'air libre pendant quelques mètres. Abondante, limpide, féconde, elle sort du désert, et, pendant quelques centaines de mètres, le désert se couvre de verdure. Le palmier, l'olivier, la vigne, le figuier croissent à l'envi et forment ces jardins si chers aux Orientaux.

On s'est souvent demandé – et des in-folio sans nombre ont traité la question sans résultat –, où était le Paradis terrestre. Le Paradis terrestre, c'était une oasis comme celle de Palmyre, avec sa source, sortie de l'Éden, qui en assyrien signifie « désert, steppe », pour arroser le jardin. Ainsi Damas, véritable émeraude sertie dans l'or des sables fauves qui l'entourent ; ainsi Baalbek, où la source qu'on a crue divine égaye pour un moment la vallée âpre et rocheuse qui a fourni les énormes pierres du temple ; ainsi Maân, où faisaient halte les marchands sabéens qui du sud de l'Arabie gagnaient la Palestine.

Un endroit aussi propice a dû être habité, au moins en passant, par des nomades, dès les temps les plus anciens. Josèphe croyait que Palmyre avait été bâtie par Salomon. Il semble bien que cette tradition soit déjà contenue dans la Bible<sup>1</sup>.

La soudaine extension du royaume des Palmyréniens est précisément un des faits qui montrent le mieux comment un petit peuple comme Israël a pu, d'un brusque élan, reculer ses frontières jusqu'à l'Euphrate. Maître de Hamath, Salomon a pu occuper l'oasis de Palmyre avec quelques cavaliers et pousser une pointe hardie jusqu'au grand fleuve.

---

<sup>1</sup> Le document le plus ancien, le livre des Rois (III Reg., IX, 18), porte, il est vrai, Tamar, et non Tadmor, et fait probablement allusion à une ville située au sud de la Judée : « Et il bâtit Tamar, dans le désert, dans le pays. » Le pays ne peut signifier une région lointaine, et le désert de Juda contenait en effet une Tamar (Ezéchiel, XLVII, 19). Mais le livre des Paralipomènes marque clairement la situation de Tadmor. Le contexte nous transporte à Hamath de Soba, puis ajoute (II Par., VIII, 3-4) : « Et il bâtit Tadmor dans le désert, et toutes les villes de provisions qu'il bâtit dans Hamath. »

Quoiqu'il en soit de ces lointaines origines, Palmyre ne devint florissante que sous les Séleucides et sous les Romains, et c'est ce qu'il est facile de s'expliquer en jetant les yeux sur une carte.

Le rivage de la Méditerranée, de l'Égypte au golfe d'Alexandrette, n'est presque qu'une longue chaîne de montagnes. Le massif principal est au centre, où les sommets du Liban et de l'Antiliban s'interposent comme une double muraille gigantesque entre le désert et la mer. À gauche, en regardant l'occident, ce sont les collines de Judée et de Galilée ; à droite, la montagne des Ansaryéhs, puis l'Amanus. Chacune de ces trois régions a eu ses villes importantes. Au sud rien ne désigne un point plutôt qu'un autre. Jérusalem ne doit pas sa fortune à la nature, mais à l'histoire ou plutôt la religion. Derrière l'Antiliban, Damas est une merveilleuse oasis naturelle, la perle du désert.

Plus au nord, Hamath, sur le cours de l'Oronte, ferme comme une clôture – c'est le sens de son nom –, la vallée de la Cœlésyrie, mais dans cette vallée même, à l'endroit où elle s'épanouit en une immense plaine, il y avait place pour une grande cité. Ce fut d'abord Qadès des Hétéens, puis Émèse, aujourd'hui Homs. Cependant ni Hamath, ni Homs ne furent le centre de grands royaumes, du moins pour longtemps. De plus brillantes destinées étaient réservées au cours inférieur de l'Oronte. Tant que la Syrie resta pour ainsi dire concentrée en elle-même, ou que son commerce avec l'Europe s'effectua surtout par l'entremise des Phéniciens, on ne songea pas à utiliser cette admirable baie qui forme un angle rentrant entre l'Asie Mineure et la Syrie. Mais lorsqu'un puissant royaume grec fut fondé qui allait de la Syrie à la Bactriane et à Babylone, on comprit la nécessité de lui donner pour ainsi dire deux pôles : Antioche, qui communiquait avec la Grèce par son port de Séleucie de Piérie, et la Séleucie orientale, fondée par Séleukos I<sup>er</sup>, et qui compta, dit-on, jusqu'à 600 000 habitants. De ce jour la fortune de Palmyre prit son essor ; elle était devenue l'intermédiaire obligé entre les deux capitales du royaume des Séleucides.

Sa situation devint plus favorable encore lorsque Séleucie tomba au pouvoir des Parthes (140 av. J.-C.).

Les Arabes du désert n'étaient plus seulement placés entre deux villes florissantes et amies, qui, au besoin auraient pu se passer d'eux et échapper à leurs incursions en acheminant leur commerce par la voie plus longue de l'Euphrate. Ils occupaient désormais un point d'intersection entre deux grands empires, souvent en guerre, mais presque toujours soucieux d'échanger leurs produits.

Il y avait déjà un profit notable à espérer du pillage des caravanes assez audacieuses pour se lancer dans le désert. Mais, les piller, c'était les contraindre à prendre une autre route. La grandeur de Palmyre naquit le jour où un chef influent eut assez d'intelligence pour comprendre qu'on gagnerait beaucoup plus à conduire les caravanes qu'à les razzier, à les attirer qu'à les mettre en fuite. Il fallait acquérir assez d'autorité pour imposer une politique si sage à des tribus jalouses de leur indépendance. L'instinct des Arabes les inspira peut-être plus sûrement que le génie d'un homme.

Depuis Mahomet, nous les connaissons surtout comme des conquérants. Dans l'antiquité, ils ont été d'aussi grands marchands, à travers les déserts, que les Phéniciens sur mer. C'est le commerce et la conduite des caravanes qui avaient fait la fortune des antiques Ismaélites, des synodiarques de Maân et de Saba. Le royaume des Nabatéens, ces précurseurs des Palmyréniens, avait inauguré un nouvel ordre de choses. Désormais, les Arabes ne se

contentaient plus d'être des intermédiaires entre les Indes et le monde occidental ; ils s'étaient installés sur les confins de la Syrie. Le développement de Palmyre, comme celui de Pétra, suppose un afflux de tribus arabes groupées en confédération qui prennent le contact avec la culture. La civilisation à laquelle ils se soudent est déjà imbue d'hellénisme. Ils s'efforceront donc de se hausser à la hauteur de ce génie qu'Alexandre avait rêvé d'imposer à tout l'Orient, et ils y seront encouragés en voyant les Parthes eux-mêmes s'essayer à jouer Euripide.

Les premières origines nous échappent ici, comme toujours. Tant que Rome ne fut pas solidement assise en Asie, c'est-à-dire jusqu'au règne d'Auguste, Palmyre pouvait affecter la neutralité entre les Parthes et les Romains, quoique beaucoup plus rapprochée du littoral de la Syrie que du bas Euphrate. Elle se fiait à son désert pour se défendre. « Le désert, a dit un Anglais, était, à beaucoup d'égards, à Palmyre, ce qu'est la mer à la Grande-Bretagne : il faisait ses richesses et sa défense<sup>2</sup>. » Mais cette richesse même devait exciter la convoitise d'un pillard aussi effronté que Marc-Antoine et le désert n'était pas un obstacle infranchissable à ses cavaliers. Sous prétexte que les Palmyréniens manquaient de droiture dans la neutralité qu'ils prétendaient maintenir entre les Romains et les Parthes, Antoine, qui venait de quitter Cléopâtre et se trouvait, par conséquent, à court d'argent, entreprit une véritable razzia contre Palmyre. Les habitants, prévenus, n'eurent que le temps de transporter leurs richesses au delà de l'Euphrate. Les cavaliers d'Antoine, trouvant la ville abandonnée et vide, durent se contenter de détruire et de briser. On était en 34 av. J.-C., et il semble bien qu'aucun des monuments qui subsistent n'est antérieur à cette randonnée<sup>3</sup>.

Or, Palmyre prit, précisément à cette époque, un merveilleux accroissement, et il est permis de dire qu'elle le dut à l'alliance de Rome, à laquelle elle se rangea définitivement<sup>4</sup>. C'était la sujétion. Corbulon, commandant en Syrie pour Néron, intervint dans son administration douanière<sup>5</sup>.

Sous Ælius Hadrien, la cité du désert consacra son asservissement par la flatterie. On affecta de croire qu'elle tenait son existence de la visite de l'empereur, et elle prit le nom d'Hadriana<sup>6</sup>, partageant ainsi le sort de Jérusalem, devenue Ælia Capitolina.

À cette époque, les Parthes affaiblis par leurs discordes intérieures ne troublaient plus les frontières. C'est Palmyre qui fait tout le commerce de la Syrie, alors au plus haut degré de sa prospérité, avec la basse Mésopotamie et les Indes. C'est aussi le moment où Pétra décline. Les Nabatéens, réduits en province romaine depuis Trajan (106 ap. J.-C.), n'ont plus le monopole du commerce de l'Arabie. Il conflue à Palmyre par Bosra du Hauran, devenue elle aussi une grande cité à la grecque, en bifurquant probablement à Teima, l'antique patrie des sages de l'Écriture.

Palmyre n'est donc pas, comme on le répète trop souvent, une république sous le protectorat romain : c'est une ville complètement romanisée, jouissant du droit italique. Dans les plus nobles familles, on prend des noms romains. Le grec demeure la langue courante, comme dans tout l'Orient, en dehors des idiomes indigènes, mais on peut constater, même

---

<sup>2</sup> Wood, p. 610.

<sup>3</sup> Appien, *Bell. Civ.*, V, 9.

<sup>4</sup> La phrase de Pline le Naturaliste qui la décrit si bien et qui parle encore de neutralité entre les deux empires se réfère probablement à une époque antérieure.

<sup>5</sup> Détail connu par l'inscription du *tarif*.

<sup>6</sup> En 130 ap. J.-C. le nom d'Hadriana, qui n'était connu jusqu'à ces derniers temps que par des inscriptions grecques, a été relevé dans le texte palmyrénien du *tarif* dont on parlera plus bas.

dans les textes sémitiques, l'invasion des noms romains lorsqu'il s'agit de l'armée ou de l'administration : *legio*, *colonia*, *Cæsar*, *centuria*, *ducenarius*, sont devenus des mots palmyréniens.

Palmyre était, au deuxième siècle de notre ère, dans tout l'éclat de sa fortune. C'est assurément de ce temps que date le plus grand nombre de ses monuments. C'est aussi le moment où toute la Syrie se couvre d'édifices somptueux. Des villes surgissent de toutes parts, avec leurs temples, leurs colonnades, leur théâtre. Et cependant Palmyre, non plus que les autres grandes cités du monde oriental, n'avait encore songé à jouer un rôle politique. Le patriotisme local ou municipal auquel de plus hautes visées étaient interdites par l'administration centrale, de plus en plus jalouse de ses droits, n'avait plus d'autre ambition que de bâtir des monuments, d'entretenir des thermes confortables, d'attirer des maîtres illustres chargés d'initier les enfants des décurions aux lettres grecques et romaines.

Au début du troisième siècle, de graves changements se produisirent dans les deux empires rivaux, qui permirent à Palmyre de reprendre son ancienne politique, d'aspirer à l'indépendance, et même de balancer, pendant une journée, la fortune de Rome.

L'oligarchie des Parthes s'était consumée dans l'anarchie. Le nationalisme perse, longtemps comprimé, avait fait soudain explosion, et on avait vu s'installer, à la place des Arsacides, une monarchie qui se disait légitime héritière de Darius Codoman, vaincu par Alexandre, le Grec maudit.

Les Sassanides seront désormais pour les Romains des ennemis beaucoup plus redoutables que les Parthes. Pendant que la Perse retrouvait l'unité et un nouvel élan dans le sentiment national, Rome se divisait et assistait, étonnée et confuse, à une pénétration du génie oriental qui prenait les allures d'une revanche. À ne consulter que la législation civile et le droit administratif, la centralisation paraîtrait toujours plus envahissante et plus impérieuse. Mais le faisceau étroitement serré du pouvoir passait de mains en mains, au gré des révolutions militaires, et des Syriens étaient devenus empereurs. L'un d'eux a même gardé dans l'histoire le nom de Philippe l'Arabe. Il était originaire du Hauran. Pourquoi un des chefs de l'aristocratie de Palmyre ne prendrait-il pas les insignes impériaux ? Ce rêve a dû hanter l'imagination des plus hardis, longtemps avant qu'ils aient pu entrevoir la possibilité de faire de Palmyre une capitale.

Le premier dont l'histoire soupçonne les intrigues fut Septimius Odénath. Le nom de Septimius marque qu'il se rattachait à la lignée de Septime Sévère, du moins par une clientèle empressée. Cette première tentative eut peu d'éclat et encore moins de succès. Odénath fut mis à mort par Rufin, légat de Syrie ou d'Arabie.

Son fils Septimius était *clarissimus consularis* en 258. En 260, l'empire romain connut pour la première fois cette honte suprême : un empereur, Valérien, battu par Sapor, fait prisonnier, et contraint, disait-on, de courber l'échine devant le roi des rois qui se servait de son dos pour monter à cheval.

Gallien, efféminé et débauché, se reposait sur d'autres du soin de délivrer ou de venger son père. Odénath songea d'abord à se ranger du côté des Perses, mais dédaigné par Sapor, il se proclama roi de Palmyre avec le consentement de Gallien, et obtint de lui le titre de *dux* qui lui conférait le commandement légal des troupes romaines. Cette situation, qui nous paraît si étrange, était supportable à des Romains de pure race, moins énervés que Gallien par les

plaisirs. Odénath n'eût pas été le premier Oriental sur le trône, mais, depuis Dèce, le Sénat romain avait résolument pris la tête de la réaction aristocratique occidentale, fidèle aux anciennes traditions.

Lorsque Odénath luttait à Émèse contre les partisans de Macrin, Quietus et Ballista, et les sommait de capituler, ils répondirent qu'ils étaient prêts à tout souffrir plutôt que de se rendre à un barbare. Les esprits clairvoyants – on cite un certain Carinus, officier supérieur de l'armée –, ne pouvaient souffrir que Rome dût son salut à des Arabes d'une foi douteuse, Romains de surface, ou plutôt ils soupçonnaient ces Orientaux de ne travailler que pour eux-mêmes<sup>7</sup>.

Gallien n'était pas de cette trempe, et il avait assez de confiance en son étoile pour espérer que ses adversaires se détruiraient entre eux. Odénath eut donc les mains libres. Il commença la guerre contre les Perses avec ses troupes à lui, comme prince de Palmyre, puis il la mena avec beaucoup de succès à la tête des troupes romaines dans la campagne de 262 à 264. Vainqueur des Perses, il avait le titre d'*imperator* lorsqu'il fut assassiné (du 29 août 266 au 28 août 267)<sup>8</sup>.

De qui partait le coup ? Gallien jugea en tout cas l'occasion bonne pour reprendre les provinces orientales qu'il avait dû abandonner à son auxiliaire, devenu son collègue. Il envoya son général Heraclianus contre Waballath qui avait succédé à son père Odénath. Les Romains furent battus. Il est probable qu'à partir de ce moment les troupes romaines se retirèrent. Le prince de Palmyre n'eut plus qu'une armée orientale, composée de Syriens et de Palmyréniens. Sa force principale était la grosse cavalerie et les archers.

Sous Probus, la situation demeura ce qu'elle était en fait. Il ne reconnut pas le jeune Waballath pour son représentant dans les provinces orientales, mais les Palmyréniens évitèrent une rupture officielle. Zénobie, la mère de Waballath, et régente de Palmyre, se garda bien d'abord de prendre le titre d'impératrice. Elle annexa l'Égypte et une partie de l'Asie Mineure, sous couleur de servir au mieux les intérêts de l'empire.

Nous venons de prononcer le nom de la femme extraordinaire qui hante l'esprit aussitôt qu'on a prononcé le nom de Palmyre. L'imagination n'a-t-elle pas une certaine part dans sa légende ? Malheureusement les documents sont rares. L'auteur le plus complet est Trebellius Pollion, mais les historiens de l'Histoire Auguste sont en ce moment assez mal notés par la critique. Quelle tentation, pour un historien de la décadence, d'opposer à Gallien, dont il étale à plaisir la lâcheté et les débauches, cette femme courageuse, cette héroïne, cette véritable reine ! Admettons que Pollion ait cédé à l'entraînement des contrastes, il semble cependant qu'on a tort de récuser son autorité, lorsqu'il donne à Zénobie trois fils, Waballath, Timolaüs et Herennianus. Les trois noms sont parfaitement palmyréniens, les deux derniers avec une désinence latine, et il est probable que Pollion n'aurait pas inventé si juste. Nous pouvons donc nous fier à lui, au moins dans les grandes lignes, c'est-à-dire sans attacher trop d'importance au portrait de Zénobie. La description qu'il nous a laissée de sa beauté physique, en dépit de son emphase, donnerait plutôt l'impression d'une virago orientale. Aussi bien, dit un ancien auteur<sup>9</sup>, elle était plutôt Minerve que Vénus, et il ajoute, d'après Pollion : « Comme elle pouvait boire beaucoup sans s'enivrer, elle se servait en habile politique de cette qualité de son tempérament pour connaître les esprits. »

<sup>7</sup> Voy. dans les *Fragm. Hist. græc.*, éd. Didot, IV, p. 195.

<sup>8</sup> Pour tous ces faits et les suivants, voir le beau livre de M. Homo, *l'Empereur Aurélien*.

<sup>9</sup> Wood, trad. franc., p. 34.

Zénobie se flattait de descendre de Cléopâtre, et, plus d'une fois sans doute, l'image de la reine d'Égypte erra devant ses yeux comme un modèle, plus d'une fois aussi elle espéra la venger ou réaliser son rêve de régner sur la moitié orientale de l'empire romain. On ne dit point cependant que son nez ait fait les mêmes prodiges que celui de Cléopâtre, d'après Pascal<sup>10</sup>. Il faut lui reconnaître des qualités plus solides, on dirait volontiers plus bourgeoises, dans le sens honnête du mot. Voluptueuse, insouciant, spirituelle, Cléopâtre ne comprenait la vie que comme la folle équipée des *Inimitables* et se déroba par la mort à son vainqueur. Sérieuse, appliquée, bonne mère de famille, Zénobie accepta de figurer au triomphe d'Aurélien et de lui devoir la vie.

Auprès d'elle, son général Zabdas sut mener au combat les escadrons palmyréniens. Le rhéteur Longin partagea sa fortune et mourut victime de sa fidélité. Elle fut moins bien inspirée en donnant sa faveur à Paul de Samosate, évêque d'Antioche, prélat ami du faste et d'orthodoxie douteuse, qui devait finir tristement, condamné par les évêques de sa province et déposé.

Cependant l'empire était tombé entre les mains d'un soldat qui mérita d'en être le restaurateur. Aurélien entendait rétablir l'unité de l'empire, en fait comme en droit, et concentrer en sa personne toutes les prérogatives du titre impérial. Trop avisé pour ne pas aller d'abord au plus pressé, harcelé par des concurrents sur le Danube et même en Italie, il consentit à renouveler l'entente inaugurée entre Gallien et Odénath. Il ajouta même aux premières concessions par la convention de 270. « Au point de vue territorial », écrit M. Homo<sup>11</sup>, cette convention « consacre l'annexion à l'État palmyrénien de l'Égypte et de la plus grande partie de l'Asie Mineure ; au point de vue politique, elle donne au souverain palmyrénien une situation plus haute. La frappe devient à demi palmyrénienne. Les monnaies latines de Syrie et les monnaies grecques d'Alexandrie portent au droit l'effigie de Waballath, au revers celle d'Aurélien..., avec tous les titres souverains. »

Mais Aurélien ne pouvait consentir à rompre l'unité de l'empire. Le maître de Rome était seul autorisé à porter le titre incommunicable d'Auguste. Aurélien eût considéré comme une profanation cette division qui parut plus tard à Dioclétien une nécessité inéluctable. Waballath était *vir consularis, rex imperator, dux Romanorum*, il n'était pas Auguste.

Zénobie se serait-elle contentée de ce partage incomplet qui donnait cependant à Palmyre une splendeur inespérée, le second rang après Rome ? Voulut-elle absolument se parer du titre d'Augusta ? Il est plus probable qu'elle comprit qu'Aurélien, désormais débarrassé de ses adversaires, ne tarderait pas à rétracter des concessions humiliantes. Elle prit les devants. Entre le 23 février et le 29 août 271, Waballath prit le titre d'Auguste et Zénobie celui d'Augusta. La guerre était déclarée<sup>12</sup>.

Aurélien la mena avec sa décision ordinaire. Un premier acte se joua à Antioche. Le terrain était mal choisi pour Zénobie. L'élément hellénique païen avait peu de sympathie pour cette monarchie arabe qui prétendait s'imposer à des Grecs. Les chrétiens, nombreux à Antioche, en voulaient à Zénobie de la protection qu'elle avait accordée à Paul de Samosate,

<sup>10</sup> « Le nez de Cléopâtre : s'il eut été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » *Pensées*, VI, 43, éd. Havet.

<sup>11</sup> *L'Empereur Aurélien*, p. 67.

<sup>12</sup> HOMO, p. 82. Le R. P. Germer-Durand a trouvé sur la route romaine d'Amman à Bosra, un milliaire du nom de Wahaballath Auguste. Il est donc postérieur à la rupture, et prouve que les Palmyréniens prenaient au sérieux leur rôle administratif.

arien avant la lettre. Zabdas, vaincu presque sans combat, se retira d'un seul coup sur Émèse. Là encore, la tactique des légions l'emporta dans une bataille décisive. Il ne restait à Zénobie que Palmyre et sa barrière de sables. Aurélien se lança dans le désert et le siège commença. L'armée assiégeante privée d'eau, éloignée de tout centre de culture, était, en outre, exposée aux attaques des Arabes. Aurélien les acheta et en fit les pourvoyeurs de l'armée. Dès lors, tout était fini. La ville fut prise et Zénobie capturée au moment où, montée sur un chameau rapide, elle allait atteindre l'Euphrate. Une seconde rébellion n'aboutit qu'à la destruction plus complète de la malheureuse cité. La première prise de Palmyre, certainement postérieure à août 271, est probablement du printemps de 272, la chute définitive de la fin de 272. On raconta que Zénobie avait suivi le char d'Aurélien, parée plutôt qu'enchaînée par de lourdes chaînes d'or, dont les soldats supportaient le fardeau.

Ce fut un effondrement aussi total que rapide. À cette reine du désert, il manquait le sol pour devenir une patrie. En dehors de la petite oasis, ses sujets n'avaient cessé d'être des nomades. Et ces nomades étaient des marchands. Ils avaient pu amasser des richesses immenses et créer, par leurs relations, un vaste empire commercial. Il leur manquait l'attachement au sol, la culture, la tradition historique ; ils n'avaient pas de patrie. Quand Athènes eut perdu l'hégémonie des mers, il restait l'Attique, groupée autour du Parthénon. Quand Palmyre, vaincue, ne fut plus qu'un poste militaire romain, cavaliers et chameliers, qui n'avaient pris de la civilisation qu'un vernis étranger, retournèrent au désert et disparurent à l'horizon de l'histoire.

Ce fut en vain qu'Aurélien ordonna de reconstruire le grand temple saccagé par ses propres soldats<sup>13</sup> ; en vain que, sous Dioclétien, le *præses* Hiéroclès y construisit un camp ; que Justinien étendit jusque-là son activité de bâtisseur. Les destinées de Palmyre étaient terminées. Benjamin de Tuy y trouva deux mille Juifs en 1172. En 1321, elle fut décrite par Abulféda. Puis ce fut une obscurité si profonde que le monde lettré refusa d'abord de donner créance à des marchands anglais d'Alep qui découvrirent, en 1678, les merveilleuses ruines, bâties par les *djinn*, obéissant à la baguette de Salomon.

\*\*\*

Les ruines de Palmyre doivent au désert leur conservation et leur charme. Si elles sont les plus considérables qui nous soient restées de l'Antiquité, c'est que la chute de la cité fut soudaine et irréparable, et que nul ne songea à bâtir une autre ville au même lieu ou dans les environs. Antioche, située dans un pays d'alluvions et constamment rebâtie, n'a pas conservé à la surface du sol une seule pierre antique. Césarée a été pillée au profit de Saint-Jean d'Acre. Mais qui pouvait songer à aller chercher à Palmyre des tambours de colonne ou de grandes pierres, Émèse, à trois grandes journées de marche rapide, étant la cité la plus voisine ? Elle demeura donc veuve et solitaire, selon l'image de l'Écriture, et le sable qui l'envahit peu à peu la préserva, comme fit la cendre à Pompéi, sans toutefois dépasser la partie basse de ses colonnes. Aussi fut-ce un éblouissement pour les premiers qui la découvrirent, que ces colonnades, ces temples, ces arcs, qui se dessinaient si fièrement et avec tant de netteté dans la lumière, comme une victoire sur le désert, hostile à l'homme, improductif, rebelle à toute civilisation. La mélancolie se mêle à l'étonnement car le sable, qui est là chez lui, a repris ses droits et triomphe à son tour d'une entreprise héroïque, mais désespérée. À Sienna, dans l'enceinte vide qui devait être une cathédrale, et où la cathédrale actuelle, pour grande qu'elle soit, n'occupe qu'un transept du plan primitif, on respire, comme

<sup>13</sup> *Templum sane Solis, quod apud Palmyram aquilifer legionis tertiæ cum vexilliferis et draconario cornicibus atque liticinibus diripuerunt, ad eam formam volo, quæ fuit, reddi.*

le parfum d'un vase brisé, les hautes aspirations de la cité du Moyen Âge. À Palmyre, l'émotion n'est pas moins profonde à contempler l'effort gigantesque de ces nomades qui ont osé faire de leur oasis la capitale d'un empire. L'oasis existe encore, car la source coule avec la même abondance qu'autrefois ; l'âme du peuple ancien ne parle plus que par les ruines qui attestent, en même temps que sa richesse, une incontestable grandeur.

Le contraste entre le passé et le présent n'est que plus accusé par la présence de quelques centaines de masures qui abritent tant bien que mal trois ou quatre mille habitants. Ces gens ont oublié le nom grec de Palmyre et ne connaissent que le nom sémitique primitif qu'ils prononcent Tèdmôr ou Tèdmour. On ne peut se défendre d'un sentiment de répulsion et de dégoût quand, en pénétrant dans le grand temple, on rencontre partout ces misérables gourbis, accolés aux portiques, appuyés sur les murs, barrant partout le chemin, brisant les lignes, salissant les riches moulures, semblables aux morsures des parasites sur un tissu de pourpre. En dehors du temple, quelques cabanes cachées dans le feuillage de l'oasis font moins piteuse figure. Heureusement, le reste des ruines en est complètement affranchi, et on peut se rendre compte très facilement du plan général de la ville.

Ceux qui ne cherchent pas seulement dans ce spectacle un incomparable tableau ou un sujet de méditation sur la fragilité des choses humaines, mais qui voudraient se faire une idée précise de l'état ancien des monuments, seront sans doute bientôt satisfaits, car, dès 1897, M. E. Guillaume annonçait dans la *Revue des Deux Mondes*, que la mission entreprise par M. Bertone avait pleinement réussi<sup>14</sup>. Ce jeune savant, membre de l'École française de Rome, a passé plusieurs mois à Palmyre et en a rapporté les éléments d'une restauration complète et certaine de l'ancien état<sup>15</sup>. Comme toutes les villes antiques bâties sous l'empire, Palmyre était traversée par une immense avenue. Cette avenue, à trois arcades, avait plus de 1 100 mètres de long. C'était comme l'artère principale, devenue une sorte de Panthéon national, où la cité exposait les statues de ses plus glorieux citoyens. L'un des tambours des colonnes était dans ce but taillé de façon à saillir en console. Sur la console, une statue ; au-dessous de la statue, on avait quelquefois gravé une inscription en palmyrénien et en grec, pour présenter le grand homme au public. Aujourd'hui, tous les socles sont vides ; les statues ont été prises pour des idoles et brisées.

L'avenue s'ouvrait, du côté du grand temple, en lui faisant face, par un arc triomphal, et se terminait du côté de la montagne par un petit édifice, probablement un château d'eau. À gauche, le théâtre, découvert par M. Bertone, et le palais. À droite, des thermes, une bibliothèque, un petit temple et, plus tard, une basilique chrétienne.

Le grand temple, selon la loi fondamentale de tout sanctuaire sémitique, se composait d'une grande enceinte, renfermant la maison proprement dite du dieu. L'enceinte était ici un péribole carré de 227 mètres de côté. Vu de l'extérieur, c'était comme une immense construction compacte, avec ses lignes de fenêtres étagées. En franchissant la porte, restaurée (!) depuis par Bibars, on pénétrait dans une grande cour. On constatait alors que les murs extérieurs servaient simplement d'appui à des portiques doubles, dont les colonnes, au nombre de 474, et hautes de 14 mètres, répondaient à une rangée de pilastres. Au centre se trouvait, selon l'ordre accoutumé, la *cella* du dieu, qui était encore un édifice considérable.

<sup>14</sup> *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1897. *Les ruines de Palmyre et leur récent explorateur*.

<sup>15</sup> Nous n'avons aucune connaissance d'une publication des plans de M. Bertone qui ont été exposés à Rome à la villa Médicis, si nous ne nous trompons. [C'est encore vrai en 1914.]

De même que les colonnes de la grande avenue, les colonnes des portiques du temple portaient des statues sur leurs consoles, avec des inscriptions. Deux de ces inscriptions, découvertes très récemment, ont permis de dater la construction du temple. On ne sait pas, il est vrai, si le naos central est antérieur ou postérieur aux portiques, mais l'œuvre paraît bien être d'une seule venue et les inscriptions placées sous les consoles lui sont nécessairement postérieures.

Or l'une d'elles, trouvée par M. Littmann<sup>16</sup>, date de l'an 340, d'après l'ère des Séleucides (312 av. J.-C.), c'est-à-dire de l'an 28 à 29 de notre ère ; une autre, notée par Euting, est de l'an 333, soit 21 ap. J.-C., et enfin celle qu'a relevée le prince Abamelek Lazarew, de l'an 321, soit 9 av. J.-C., semble faire allusion à la construction du temple.

C'était évidemment un sanctuaire national ; ce fut sans doute la première œuvre considérable entreprise par les Palmyréniens aussitôt après la razzia manquée d'Antoine, sinon un peu auparavant.

Le reste des constructions suivit de très près et semble avoir été bâti d'un seul coup.

Ce qui frappe en effet le plus, dans les ruines de Palmyre, c'est l'uniformité du style. Les premiers explorateurs en avaient été frappés. Wood écrivait : « Il est remarquable qu'à l'exception de quatre demi-colonnes ioniques dans le temple du soleil et deux dans un mausolée, tout le reste est de l'ordre corinthien, superbement orné de beautés frappantes, mais qui ne sont pas sans défauts visibles<sup>17</sup>. »

Ailleurs, le même auteur parle du « licencieux corinthien ».

L'épithète est peut-être un peu dure pour la feuille d'acanthé, mais il faut avouer que, le premier saisissement passé, on est écrasé et bientôt exaspéré par cette monotonie. Combien plus fraîche et plus gracieuse l'imagination de nos pères qui ornaient leurs cathédrales de toutes les plantes de leurs champs !

Encore l'acanthé est-elle ici une plante étrangère. Elle a été transplantée, partout, en une fois, et cet ornement, à lui seul, marque combien peu cette architecture était faite pour ce sol. On songe involontairement à la serre installée par un industriel très riche, pour contenir une plante exotique, toujours la même. Rien ici ne révèle l'effort personnel d'un peuple pour gravir les degrés de l'art. Ces premiers tâtonnements, si touchants par le sentiment instinctif qu'ils révèlent, en dépit de la gaucherie des doigts, ces monuments qui rappellent tous les stades de l'histoire et les souvenirs glorieux du peuple qui les a construits, l'épanouissement de l'art sûr de lui, la décadence même, qui s'excuse presque par le désir de faire autrement, rien de tout cela, qui fait le charme incomparable d'Athènes, ne se retrouve à Palmyre. La ville a été faite d'enfilée, et, s'il ne faut pas hésiter à prononcer ce mot, faite sur commande. Ces opulents conducteurs de caravane, ces commerçants enrichis, d'une fabuleuse richesse, ont commandé à des architectes grecs une ville très luxueuse, d'après les dernières exigences de la mode ou du moins du goût d'alors. On leur a bâti cette ville, et il faut reconnaître qu'ils ont eu la générosité d'y mettre le prix. Comment les architectes grecs se sont-ils prêtés à cette fantaisie de parvenus, incapables de puiser dans leur tradition nationale ni les règles, ni le sentiment de l'art ? C'est ce que M. Guillaume va nous apprendre<sup>18</sup> : « Les Grecs firent cette

<sup>16</sup> *Semitic inscriptions*, New-York, 1903.

<sup>17</sup> P. 51 de la traduction française.

<sup>18</sup> *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1897. *Les ruines de Palmyre et leur récent explorateur*, p. 396.

concession aux Asiatiques d'abandonner les règles de mesure d'après lesquelles ils avaient fait des chefs-d'œuvre pour élever des édifices immenses auxquels, à force d'art, ils ôtaient l'aspect du démesuré. Pour cela, au temps d'Alexandre, ils s'étaient servis des ordonnances corinthiennes, jusque-là peu employées chez eux. Ayant reconnu que c'étaient celles qui se prêtaient le mieux à être grandies, ils les avaient développées avec une sorte de passion. »

Ainsi, ce sont des Grecs qui ont bâti Palmyre, du premier au second siècle de notre ère, et cette origine étrangère des monuments s'accorde bien avec ce que nous savons de l'histoire de la ville ; tout ce qui, chez les Palmyréniens, n'était pas la vie nomade, ne pouvait être qu'un emprunt à la civilisation des pays de culture.

Il est cependant des monuments dont le cachet leur est propre, ce sont les tombeaux. Il n'est pas douteux que les Palmyréniens, comme les autres Sémites, n'aient d'abord enseveli leurs morts dans des caveaux creusés dans le roc. On ne pouvait se dispenser d'élever des monuments sur les tombes, selon une coutume non moins générale. Puis les monuments eux-mêmes furent organisés pour recevoir les cadavres. Sur l'hypogée primitif, on bâtit de hautes tours carrées. Dans l'épaisseur des murs, on ménagea des escaliers conduisant aux étages. Au centre de chacun de ces étages, une grande chambre carrée, ornée de stucs peints, était comme le salon des morts. Sur les parois se trouvaient leurs images sculptées en bustes : tantôt un homme d'un aspect sévère, tenant à la main une sorte de rouleau, tantôt une femme parée d'un diadème ou de riches colliers. Ordinairement, une inscription placée dans le champ libre indique le nom du défunt, l'année de sa mort et se termine par *hélas !* Combien de bustes de femmes n'ont-ils pas été vendus par les Arabes pour quelques métalliks à des marchands d'antiquités, et revendus chèrement à des amateurs, comme le propre portrait de Zénobie ! Ces images funéraires, tracées sur des plaques de pierre, servaient de fermeture au caveau où reposait le mort, non point le long du couloir, comme dans les catacombes de Rome, mais dans le sens de la profondeur du mur.

Situées à l'entrée de la ville, au penchant des collines qui la bornent à l'ouest, et le long de la voie qui y conduit, ces tours sont comme une ligne de défense où les morts gardent les issues de la cité. Les tombeaux des Califes, au Caire, sont d'un style tout différent, mais c'est bien la même situation, suggérant la même pensée, attestant la perpétuité de la tradition arabe.

Plus jaunes encore que les colonnades, sinon plus jaunes que les sables, ces tours ont cette couleur dorée que Théophile Gautier nommait couleur de dinde rôtie. Et, dans cet or universel, que, pendant la saison d'été, les broussailles brûlées du soleil rehaussent encore de tons plus ardents, la monochromie intense de la terre répond au bleu non moins implacable du ciel.

Décidément toutes les protestations du goût occidental tombent. On eût peut-être conservé la liberté de la critique, quand la ville était animée, bruyante et glorieuse. Aujourd'hui on se tait, on est vaincu par l'harmonie des ruines et du désert. Et quand le soleil couchant les caresse d'un éclat plus vif, qu'on sait plus trompeur, et que tout cet or qui flamboie coule sous les doigts, sable stérile, on rêve de ces trésors que le diable donne et qui fondent sous la main. — Il fait nuit, rentrons sous la tente, laissons les djinn maîtres chez eux, dit le cheikh.

\*\*\*

Les premières inscriptions palmyréniennes rapportées en Europe ne firent d'abord qu'exciter la curiosité. On s'étonne aujourd'hui des longs tâtonnements de la science, car ce déchiffrement n'était qu'un jeu, comparé à la lecture des caractères hiéroglyphiques ou cunéiformes. Au maniement extrêmement compliqué des écritures de l'Égypte et de la Chaldée, les Phéniciens ou les Araméens avaient, peut-être dès le quinzième siècle avant Jésus-Christ, substitué l'écriture alphabétique. L'unique alphabet avait pris, selon les lieux, des formes différentes et, tandis que les Phéniciens restaient fidèles à sa physionomie primitive, rendue cependant plus cursive, plus arrondie, plus molle, les Araméens avaient formé leurs lettres d'une façon plus massive, comme s'ils avaient voulu les inscrire dans des carrés. L'alphabet palmyrénien, un peu moins cependant que l'alphabet nabatéen, ressemblait à celui que les Hébreux avaient adopté après la captivité de Babylone. Il ne devait donc point offrir de difficulté autre que l'embarras de distinguer certains caractères trop semblables<sup>19</sup>, ce qui est encore aujourd'hui un écueil pour les épigraphistes.

La langue n'était pas non plus inconnue. Sauf quelques particularités dialectales, c'était cette langue araméenne connue depuis longtemps par la Bible et qui se révèle de plus en plus comme la langue de l'administration et des affaires sous les Achéménides. Comment s'était-elle formée ? C'est ce qu'il est assez difficile de dire. On comprend plus aisément sa rapide diffusion. Ayant pris naissance au cours supérieur de l'Euphrate, elle était au centre du vaste empire. Très simple dans ses flexions, beaucoup moins riche que l'arabe et même que l'hébreu, sortie de la gangue traditionnelle qui enfermait l'assyrien dans des signes illisibles, elle était naturellement destinée à servir de lien aux différents peuples sémitiques, et les ancêtres des Palmyréniens de l'histoire ont dû contribuer beaucoup à sa diffusion. On la retrouve à mesure que les trouvailles se multiplient depuis la Haute-Égypte jusqu'en Cappadoce et à Babylone. Les Palmyréniens, quoi qu'il en soit de leurs origines arabes lointaines, plus voisins du foyer de la langue, mis plus tôt en contact avec la culture, ont gardé beaucoup moins de traces de l'arabe que les Nabatéens. La tradition d'une race se maintient surtout par les noms propres ; ainsi ceux qui permettent de reconnaître en Angleterre ou à Berlin les descendants des compagnons de Guillaume le Conquérant ou des réfugiés sortis de France après la révocation de l'édit de Nantes. Les noms propres des Nabatéens ont encore le cachet de l'Arabie ; ceux des Palmyréniens sont plus araméens.

Et ce sont bien les noms propres qui firent d'abord le principal intérêt des inscriptions palmyréniennes. Celles qu'on a recueillies jusqu'ici sont le plus souvent de simples titres funéraires, avec le nom du défunt, de ses parents, quelquefois de celui qui a construit le monument, et la date du décès. Plus importantes sont les inscriptions votives, qu'on rencontre surtout sur les consoles des colonnes. La console, avons-nous dit, supportait une statue et l'inscription indique alors quelle est cette statue et pour quel motif elle a été dressée. C'est le Sénat et le peuple qui ont voulu témoigner leur reconnaissance à un grand citoyen, ou de simples marchands qui disent leur gratitude au chef de caravane habile qui a su les conduire sans danger de la Syrie aux bords du Tigre. D'autres fois l'inscription relate la construction d'un autel et le dédie à tel dieu.

Il est cependant un texte qui sort tout à fait de l'ordinaire. Découvert par le prince Abamélék Lazarew, il est maintenant au musée de l'Hermitage, à Saint-Petersbourg. C'est un tarif douanier, écrit sur une stèle de forme pyramidale, en grec et en palmyrénien. Les philologues qui s'en sont occupés sont même convaincus que le texte grec est le texte original, et que la traduction en palmyrénien pourrait être plus heureuse. Ce fait n'est peut-

---

<sup>19</sup> Le *mim* et le *qôf*.

être pas sans importance pour la question de l'origine des évangiles. Il en ressort avec évidence que le grec avait supplanté l'araméen même à Palmyre, comme langue du commerce et de la littérature. Le texte palmyrénien lui-même, outre les mots latins déjà signalés plus haut, contient plus de trente mots grecs simplement transcrits, qui se rapportent presque tous à la vie politique. Il est vrai que nous sommes à une époque postérieure au voyage d'Hadrien (130 ans après J.-C.).

L'importance de ce document se comprend sans peine. Dépourvue d'industrie et de culture, la cité ne pouvait s'enrichir que par les douanes et les octrois, comme les citoyens par le trafic. Ici douanes et octrois sont des expressions à peu près identiques. L'usage de prélever une redevance sur les marchandises qui entraient à Palmyre devait être immémorial.

L'antiquité avait coutume de confier la perception de ces taxes à des fermiers généraux. Ayant versé au Trésor des sommes considérables pour acquérir le monopole, ces publicains, que nous connaissons dès notre enfance par l'Évangile, étaient exposés à la tentation de tondre de trop très les contribuables. Aussi saint Jean-Baptiste leur recommandait-il de ne prélever que la somme fixée (Luc III, 13). Encore fallait-il que chaque article fût réglé et que le tarif fût connu de tous les intéressés. Le Sénat de Palmyre avait pourvu à cette double nécessité en dressant, près de l'entrée du grand Temple, et sous la protection des dieux nationaux, une stèle sur laquelle était taxée l'entrée de chaque objet. À ce mot, l'imagination, toujours en éveil quand il s'agit de Palmyre, ne manque pas d'évoquer les trésors de l'Inde et les richesses de l'Arabie, les diamants de Golconde et les pierres précieuses de Saba. Or, ce ne sont pas les objets rares qui produisent le plus sûrement la richesse, et peut-être trouverait-on plus de millionnaires chez les marchands de sardines de la Cité que parmi les joailliers de Piccadilly. Les choses les plus vulgaires sont l'objet ordinaire du tarif de Palmyre ; les poissons salés n'y font pas défaut – nous parlions de sardines –, non plus que les agneaux.

On y voit pourtant figurer aussi les fournitures de prix, la pourpre, venue probablement de Phénicie, le chrême parfumé, transporté dans des alabastres au long col, soigneusement scellés, tandis que l'huile ordinaire voyageait dans des outres, ballantes aux flancs des ânes. Le chrême payait pour l'importation vingt-quatre deniers, plus un denier pour le chameau et douze deniers plus un pour l'exportation. C'était d'ailleurs le seul article qui fût imposé à la sortie. Faut-il en conclure que c'était une des ressources de l'industrie locale ? Le tarif taxait encore les peaux, le sel, les racines précieuses, peut-être analogues à la réglisse, dont on fait encore aujourd'hui un grand commerce aux environs d'Antioche. Il avait établi l'équation : un char égale quatre chameaux, quatre chameaux égalent huit ânes.

Impitoyable, il faisait payer pour les esclaves, pour les victuailles de voyage, le vin, l'orge, la paille, et même pour les chameaux à vide. On imagine si l'eau était donnée pour rien, dans ce désert ! Huit cents deniers pour l'usage de la source ont paru une somme si énorme, qu'on propose d'y voir un abonnement annuel. On se rendra compte des sommes considérables versées dans le trésor de la cité, ou plutôt d'abord dans la caisse des fermiers généraux, si l'on songe au nombre vraiment formidable de chameaux qui passaient alors par cette route. M. André Marcopoli, banquier à Alep, se souvient d'avoir vu dans sa jeunesse une caravane composée de dix mille chameaux, pliant le genou pour décharger leurs caisses dans les immenses khans de la cité. L'ouverture du canal de Suez a diminué ce transit, mais, dans l'antiquité, il devait être encore plus considérable que vers le milieu du dix-neuvième siècle, puisque le commerce se faisait alors, non pas entre des pays ruinés, mais entre le bassin de la Méditerranée et tout le monde oriental.

Il semble, d'ailleurs, d'après les articles du tarif, que le mouvement des marchandises allait d'Occident en Orient. Peut-être l'Orient livrait-il en échange des produits très rares, que le tarif ne taxait pas comme de trop petit volume et trop faciles à dissimuler. Il faut aussi compter avec les lacunes d'un texte incomplet.

\*\*\*

Le principal intérêt des inscriptions est de nous renseigner sur la religion des Palmyréniens. Elle se rattache à l'ensemble très caractérisé des religions sémitiques. Il ne peut être ici question de tracer même les grandes lignes des croyances communes aux Assyro-Babyloniens, aux Cananéens, aux Araméens et aux Arabes. Il faut se borner à quelques traits, sinon tout à fait particuliers, du moins plus accentués à Palmyre.

Pendant longtemps on a cru et proclamé comme une vérité indiscutable que le soleil était son dieu principal. Et, en effet, Aurélien donne le nom de temple du Soleil au grand temple qui était sans aucun doute le centre respecté de la religion nationale. Cependant Aurélien est ici quelque peu suspect de partialité. Fils, d'après la légende, d'une mère prêtresse du soleil, il entreprit de fondre tous les cultes de l'empire dans le seul culte du dieu-soleil. Cette tentative, qui n'est pas sans analogie avec celle qu'avait hasardée, dix-sept siècles auparavant, Aménophis IV, le roi hérétique d'Égypte, avait l'avantage de constituer l'unité religieuse comme fondement de l'unité politique restaurée. L'Orient et l'Occident pouvaient s'unir dans la même croyance, et le choix du soleil était une avance aux sectateurs de Mithra, troupe ardente et résolue, remarquable par la vivacité de ses sentiments religieux. Les chrétiens, irréductibles, étaient destinés à disparaître. Le projet d'Aurélien, esprit très pratique, aurait manqué de base si l'opinion générale à cette époque n'avait, en effet, reconnu au soleil une sorte d'hégémonie sur tous les dieux. Cela était sans doute vrai au troisième siècle, à Palmyre comme ailleurs. Nous savons cependant aujourd'hui, par le témoignage irrécusable d'une inscription trouvée dans le grand temple et datée de 321, ère des Séleucides, soit 9 après Jésus-Christ, que ce temple avait été d'abord consacré au dieu Bel<sup>20</sup>. Un autre texte, découvert en 1901 par M. Littmann, qualifie ce temple « maison de leurs dieux<sup>21</sup> », mais ce groupement de tous les dieux du pays n'empêche pas la domination du titulaire principal. Ce qui est assez étrange, c'est que le nom même de Bel n'appartient pas à la langue araméenne. Le mot est assyrien ; il s'agit donc du Bel-Mardouk de Babylone dont le culte se répandit d'autant plus facilement dans la partie orientale du monde gréco-romain que les Grecs l'avaient assimilé à Zeus. Bel n'est plus ici un dieu spécial, mais le dieu, roi des dieux, sous une étiquette babylonienne d'origine, et c'est à lui que s'adressent sans aucun doute les allusions faites par les textes au dieu bon, au dieu éternel, au dieu béni à jamais, au dieu rémunérateur.

Certains savants se sont crus autorisés par ces expressions à conclure que les Palmyréniens étaient parvenus d'eux-mêmes au monothéisme. Si le fait était prouvé, il faudrait sans doute tenir compte de l'ambiance des idées juives et de la propagande chrétienne. Mais, quoi qu'il en soit de ces influences, ce monothéisme prétendu ne s'élevait guère au-dessus du monothéisme monarchique d'Homère et n'empêchait pas le culte d'autres dieux, parmi lesquels « le dieu Alexandre », c'est-à-dire Alexandre Sévère, divinisé de son vivant. Au-dessous de Bel, Malakbel semble avoir joué un rôle prépondérant. Il est expressément assimilé au soleil dans un texte bilingue, et M. Lidzbarski a pensé

<sup>20</sup> Dans la partie grecque, τοῦ ναοῦ Βέλου

<sup>21</sup> *Semitic inscriptions*, New-York, 1904, p. 58 et suiv.

ingénieusement que son nom même signifie le messager ou l'ange du Soleil, la manifestation du Dieu suprême se révélant au monde dans les rayons de l'astre. Cette hypothèse est encore peu sûre, parce que Bel lui-même était représenté avec des rayons, et Malakbel s'entendrait aussi comme « le roi Bel ». Le couple Aglibôl et Iarkhibôl vient ensuite, et quoique le nom de Iarkhibôl, où entre l'élément du « mois », ait paru indiquer un dieu Lune, certaine représentation figurée lui attribuée, à lui aussi, un caractère solaire.

On voit que, dans la réalité, Aurélien ne se trompait pas trop en constatant la dévotion des Palmyréniens pour l'astre du jour, mais cette extension de l'aspect solaire est l'œuvre du syncrétisme gréco-romain, plutôt qu'un trait spécial de la race.

C'est sans doute à cause de cet envahissement d'apparence monothéiste que le culte de la divinité féminine n'a pas chez eux la même importance que dans le reste du monde sémitique. Ils avaient été beaucoup moins fidèles que les Nabatéens à l'antique Allath, la déesse des Arabes au temps d'Hérodote. Son nom se trouve cependant dans le composé Waballath, « don d'Allath » et la transcription grecque « Athénodore » prouve qu'on assimilait Allath à Minerve ou Athéné.

Malgré tant d'influences diverses, les nomades devenus civilisés avaient gardé l'empreinte de leur ancienne organisation. Les dieux n'étaient pas ici, comme en Grèce ou même en Babylonie, les dieux du sol ou de la cité, mais les dieux des tribus ou des clans. Ces dieux, et par là il ne faut point entendre des génies tutélaires de second ordre, mais les grands dieux, et même le dieu suprême, étaient donc en quelque façon des dieux personnels, les dieux des ancêtres dont le clan était censé descendre. S'il est intéressant de noter un rapprochement aussi étroit avec l'invocation des Hébreux au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ce ne peut être qu'à la condition de distinguer soigneusement le Dieu unique des patriarches du dieu choisi par chaque clan dans un panthéon varié. Pas plus à Palmyre qu'ailleurs, le désert n'a été monothéiste, et chaque découverte donne un nouveau démenti à l'ingénieuse formule de Renan.

Loin d'offrir au monde un principe vraiment fécond, la religion palmyrénienne, déjà épuisée et contaminée, ne survécut guère à la ville. Il est touchant, pourtant, car rien ne nous est étranger des aspirations religieuses de l'âme, de retrouver, dans l'immense étendue de l'empire, des inscriptions qui rappellent que tel cavalier palmyrénien, à Rome, en Afrique, ou dans l'humide Germanie, loin de sa cité et de ses temples, se souvenait encore, dans cet exil, « des dieux de Tadmor ».



*Dieux palmyréniens,  
de gauche à droite le dieu de la Lune Aglibôl, le "Seigneur des Cieux",  
Baalshamin, dieu solaire, et "l'Ange du Seigneur", Malakbêl,  
Musée du Louvre*